

# DISCOURS QU'ON NE SAURAIT SUBIR UN TORT QUE DE SOI-MÊME

## AVANT-PROPOS

Ce magnifique petit livre, dont le titre seul renferme l'abrégé de la philosophie chrétienne, est ainsi mentionné par l'auteur dans sa quatrième lettre à Olympias : «Je vous envoie ce que je vous annonçais naguère, l'exposition de cette vérité : Qu'on ne saurait subir un tort que de soi-même. C'est là l'objet du discours que je vous adresse aujourd'hui. Ne cessez de le relire, et, si votre santé le permet, gravez-le dans votre mémoire. Avec un peu de bonne volonté, vous y trouverez un remède à tous vos maux. Si vous n'avez pas résolu d'être en opposition constante avec nous et de n'avoir aucun soin de vous-même, si vous ne dédaignez pas nos exhortations et nos conseils incessants, vous travaillerez à dégager votre cœur de la tristesse qui l'accable; autrement, nous aussi, nous repousserons vos prières, et nous ne nous laisserons plus aller à vous écrire de longues et fréquentes lettres, puisque vous ne devez en retirer aucun fruit, aucune consolation, aucun courage.» D'après le titre, tel qu'il se trouve dans plusieurs manuscrits, c'est de Cucuse que l'illustre exilé envoya ce discours, et c'est à l'année 406 qu'il faut le rapporter.

## DISCOURS

Que nul ne peut nous nuire, si ce n'est nous-même

1. Je sais que les esprits grossiers, absorbés par les choses présentes, attachés à la terre, esclaves des plaisirs sensuels, étrangers aux choses intellectuelles, trouveront étrange et paradoxal le discours que j'aborde. Le simple énoncé de ma thèse leur fournira un ample sujet de dérision et de mépris. Ce n'est pas là néanmoins ce qui pourrait nous détourner de notre pensée; c'est même une raison de plus d'y persister avec courage et de la démontrer avec clarté. Si les hommes dont telles sont les dispositions, veulent ne pas m'interrompre, écouter jusqu'au bout ce discours avec patience, ils se rangeront de notre côté, j'en ai la ferme conviction; ils se condamneront eux-mêmes, rétracteront leurs erreurs passées, tiendront un autre langage, demanderont pardon d'avoir si mal jugé des choses, nous témoigneront, enfin, une vive reconnaissance, comme les malades au médecin, après que par ses soins ils ont été délivrés d'une brûlante fièvre à laquelle ils auraient succombé. Ne m'opposez pas l'opinion dont vous êtes maintenant préoccupé, donnez-moi le temps de la combattre par ma parole, et vous pourrez alors prononcer un jugement éclairé, quand la vérité ne vous sera plus cachée par aucun nuage. Les magistrats qui siègent dans les tribunaux pour juger les affaires temporelles, ne voudraient pas porter leur arrêt, après avoir entendu le premier avocat plaider avec une force entraînant et couvrir tout des flots de son éloquence; il faut qu'ils aient écouté son adversaire avec une égale attention. En vain celui-là leur semblerait avoir pour lui la justice; ils doivent prêter à celui-ci une oreille bienveillante et libre de toute prévention. En effet, la vertu des juges consiste à ne faire intervenir la sentence que lorsqu'ils sont parfaitement édifiés sur les raisons fournies de part et d'autre.

Or, dans la question actuelle, le rôle de premier avocat est rempli par cette opinion préconçue qui règne chez la plupart des hommes, depuis longtemps enracinée dans leur esprit : elle va publiant partout dans le monde que tout est bouleversé de fond en comble, que le genre humain est tombé dans le désordre et la confusion, que chaque jour les malheureux sont opprimés, calomniés, violentés, dépouillés, les faibles par les forts, les pauvres par les riches; que les pièges tendus, les injustices souffertes, les douleurs imméritées ne sont pas moins innombrables que les vagues de la mer; que ni la sagesse des lois, ni la sévérité des tribunaux, ni aucun autre moyen, ne peuvent arrêter ce débordement funeste; que le mal augmente de jour en jour, excitant en tout lieu les plaintes, les gémissements et les larmes des victimes; que les magistrats, dont le devoir serait de réprimer ces excès, ajoutent à la fureur de la tourmente, poussent aux progrès de la maladie; que des insensés et des infortunés en grand nombre, saisis d'une nouvelle frénésie, accusent la divine Providence, en voyant le juste si souvent déchiré, dans la torture et l'esclavage, tandis que le méchant, l'audacieux, l'infâme, celui dont la naissance même est un déshonneur, s'enrichit, s'empare de la puissance, fait trembler les honnêtes gens, les accable de mille maux et d'outrages; et tout cela, dans les cités et les campagnes, sur terre et sur mer, jusqu'au fond des solitudes. C'est donc une nécessité pour nous d'élever la voix contre une semblable doctrine, d'engager le combat, en posant une thèse étrange et paradoxale, comme je l'ai dit au début, mais utile et vraie, utile surtout pour ceux qui l'écouteront avec attention et docilité : elle a pour objet de prouver, – ne vous troublez pas, je vous en conjure, – que les torts qui nous sont faits viennent toujours de nous, jamais des autres.

2. Pour mieux élucider cette question, examinons avant ce que c'est qu'un tort, et quelle peut en être la matière; puis, en quoi consiste la vertu de l'homme et ce qui peut l'altérer; enfin, ce qui semble y porter atteinte sans la blesser réellement. Citons des exemples, rien ne perfectionne mieux un discours : chaque chose est attaquée par une cause de destruction, le fer est dévoré par la rouille, la laine par les vers, les brebis le sont par les loups; le vin perd sa force quand il s'altère et se corrompt; la funeste légion des sauterelles ronge les feuilles et les branches mêmes de la vigne; d'autres insectes s'attachent aux autres arbres; les animaux sont en butte à diverses maladies; et, pour ne pas prolonger cette énumération, notre chair a ses fièvres, ses défaillances, un innombrable essaim d'autres infirmités. De même donc que chacun de ces êtres est atteint dans son énergie par des ennemis particuliers, le genre humain l'est aussi dans la sienne. Voyons donc ce qui détruit en réalité sa vertu. L'opinion commune signale plusieurs maux. Il faut bien passer en revue les fausses idées pour les combattre; il nous sera plus facile, après cela, de mettre en évidence ce qui ruine véritablement nos vertus, et de montrer d'une manière certaine que nul ne peut nous causer un tort aussi grave, nous faire un aussi grand mal, si ce n'est nous-même.

Les hommes donc, imbus qu'ils sont de vains préjugés, attribuent à différentes causes la ruine de notre vertu : les uns, à l'indigence; les autres, aux maladies du corps; d'autres encore, à la perte de nos biens, aux manœuvres des sycophantes, à la mort. Tels sont les objets de leurs plaintes amères et de leurs continuelles lamentations; ils ont pitié de ceux qui souffrent ces maux, ils déplorent leur infortune, et, saisis de stupeur, ils se disent les uns aux autres : Qu'un tel est malheureux ! le voilà ruiné de fond en comble. – Puis on dira : Un tel autre est bien gravement malade, les médecins appelés auprès de lui n'en espèrent plus rien. – Celui-ci plaint ceux qui sont enfermés dans les cachots; celui-là, les exilés vivant loin de leur patrie; on pleure sur les victimes de la guerre, sur les prisonniers, sur le malheureux englouti dans la mer, consumé par un incendie, écrasé par la chute d'une maison : personne, sur ceux qui vivent dans le péché. Et, chose plus terrible, souvent on les proclame heureux, quoique le péché soit la source de tous les maux. Allons, – mais encore une fois ne vous étonnez pas trop de mes paroles, – et montrons que rien de tout cela ne peut nuire à l'homme juste, que rien ne peut altérer sa vertu. Quelle atteinte, dites-le moi, subit en lui-même et dans sa vertu le juste dépouillé de tous ses biens, par les sycophantes, les voleurs, les domestiques infidèles ? Mais auparavant, si vous le jugez convenable, disons en quoi consiste la vertu de l'homme, ce qu'elle est, puisque nous avons d'abord parlé de ses autres possessions; et nous rendrons ainsi notre discours plus clair, plus accessible à tout le monde.

3. En quoi consiste le prix et, s'il est permis de le dire, la vertu d'un cheval ? Est-ce à porter un frein d'or, des boucles du même métal, des sangles et des rênes tissés de soie, des housses brillantes et brochées d'or, des harnais incrustés de pierres précieuses, une crinière entremêlée de glands d'or; ou bien dans la rapidité de sa course, la solidité de ses jarrets, le rythme de sa marche, cette force du pied qui distingue un coursier généreux, capable de soutenir les fatigues du voyage et de braver les périls du combat, de seconder son cavalier dans le feu de l'attaque ou de le sauver dans la retraite ? Evidemment, c'est dans ses qualités, et non dans sa parure, que consiste la vertu du cheval. Quelle est encore, à votre avis, la vertu propre des ânes et des mulets ? N'est-ce pas de porter aisément de lourds fardeaux, de fournir de longues traites, d'avoir des pieds solides comme le roc ? Disons-nous que les ornements extérieurs contribuent en quelque chose à leur valeur intrinsèque ! Nullement. Quelle est la vigne que nous admirons ? Celle qui se couronne de pampres et de rameaux exubérants, ou celle qui se charge de fruits ? Où voyons-nous également la vertu de l'olivier ? Dans l'abondance de ses rameaux et de son feuillage, ou dans celle des fruits dont il se couvre de toute part ? Portons le même jugement sur les hommes : sachons distinguer la nature de leur vertu et ne voyons pour eux un vrai dommage que dans ce qui peut l'altérer. Qu'est-ce donc que la vertu chez l'homme ? Ce n'est pas l'opulence, et c'est à tort que vous craignez la pauvreté; ce n'est pas la santé corporelle, et vous êtes dans l'illusion en redoutant la maladie; ni l'estime de la foule, et vous n'avez pas à vous préoccuper de ses mépris; ni la vie par elle-même, si bien que la mort vous soit un épouvantail; ni la liberté, de telle sorte que vous n'ayez à fuir que l'esclavage; mais l'amour ardent de la véritable doctrine et la droiture de la vie.

Or, ces deux choses, le diable lui-même est impuissant à nous les ravir, pourvu que nous les gardions avec un zèle infatigable; et cet esprit, aussi cruel que fourbe, ne l'ignore pas. Aussi, quand il dépouilla Job de ses biens, ce n'était pas précisément pour le réduire à l'indigence, mais pour le pousser au blasphème; en le frappant dans son corps, il s'occupait peu de la souffrance et de la maladie, il voulait renverser la vertu de son âme. Et cependant, lorsqu'il eut mis toutes ses machinations en œuvre, lorsqu'il eut plongé dans la pauvreté cet homme si riche, et, ce qui nous paraît la calamité la plus poignante, lorsqu'il eut jeté dans la solitude ce père entouré de tant d'enfants, lorsqu'il eut déchiré le corps du juste avec plus de barbarie que n'en montrent les bourreaux à l'égard des condamnés; car les ongles de fer qui labourent les flancs de ceux-ci n'exercent pas autant de ravages que les vers qui dévoraient les chairs de celui-là; lorsqu'il eut terni sa réputation, au point que ses amis lui disaient en face, à travers beaucoup d'autres accusations, qu'il ne subissait pas un châtement en proportion avec ses péchés; lorsque, au lieu de le chasser de sa maison et de sa patrie pour l'envoyer chez un autre peuple, il ne lui eut laissé qu'un fumier pour maison et pour patrie; eh bien, non seulement il ne lui porta pas au fond la moindre atteinte, mais il l'entoura d'un nouvel éclat en servant à son triomphe : non seulement il ne lui fit rien perdre de ses biens, après l'avoir toutefois si complètement dépouillé, mais il agrandit d'une manière merveilleuse les trésors de sa vertu. Le juste eut désormais cette sublime confiance qui suit un rude combat glorieusement combattu. Si celui qui avait tant souffert, et non de la part d'un homme, mais de la part du démon, dont aucun homme ne saurait égaler la méchanceté, n'avait éprouvé

néanmoins aucun préjudice, quel moyen de justification peut-il rester à ceux qui disent : Un tel m'a fait tort, m'a blessé ? Quoi ! le diable, cet esprit si pervers, mettant en œuvre tous les instruments, lançant toutes ses flèches, faisant tomber coup sur coup tous les maux dont la nature humaine est capable, sur la maison et sur le corps du juste, loin de nuire à ce dernier, a contribué, je le répète, à son bonheur; est-il dès lors possible qu'on cherche hors de soi la cause de ses maux, comme si l'on n'en était pas en même temps l'auteur et la victime ?

4. On m'objectera : Le démon n'a-t-il pas fait tort à notre premier père, ne l'a-t-il pas dégradé et chassé du paradis ? – Non, ce n'est pas lui, c'est Adam par sa propre faiblesse, par son défaut de réserve et de vigilance. Lui qui n'a pu venir à bout de Job, quoiqu'il l'ait attaqué par tant et de si terribles manœuvres, comment aurait-il triomphé d'Adam à bien moins de frais, si celui-ci ne s'était pas livré lui-même et par sa lâcheté ? – Quoi donc ! un homme circonvenu par les sycophantes et dont on a confisqué tous les biens, ne souffre-t-il aucun préjudice, quand il n'a plus rien, quand il a été dépouillé de son patrimoine, quand il est aux prises avec la plus extrême pauvreté ? – Non, ce n'est pas un préjudice, c'est un avantage qui lui survient, s'il est maître de lui-même. Quel mal en ont souffert les apôtres, dites-le moi ? N'avaient-ils pas à lutter sans cesse contre la faim, la soif, la nudité ? Et voilà précisément ce qui les a rendus si glorieux et si vénérables, ce qui leur a mérité tant de secours divins. Quel tort ont fait à Lazare la maladie, les plaies, son indigence, l'abandon de tous ceux qui passaient à côté de lui ? N'est-ce pas de tous ces joyaux qu'est formée sa couronne ? Joseph eut-il à souffrir des calomnies dont il fut l'objet dans sa famille et chez les étrangers, qui le firent passer pour un corrupteur et pour un adultère ? Que lui firent l'exil et la captivité ? Mais, c'est là surtout ce qui lui a conquis notre admiration et notre enthousiasme. Et que dis-je, l'exil, l'indigence, la calomnie, l'esclavage ? La mort elle-même a-t-elle été pour Abel un mal véritable, une mort cependant violente, prématurée, reçue de la main d'un frère ? N'est-ce pas à cause de cela qu'il est célébré dans tout l'univers ?

Vous le voyez, mon discours a donné plus qu'il n'avait promis; il a démontré non seulement que personne ne peut nuire à l'homme zélé pour son salut, mais que les persécutions lui sont même avantageuses. – Pourquoi donc les corrections et les châtiments ? Pourquoi les menaces et la géhenne, me dira-t-on, du moment où l'on ne peut ni faire ni subir aucun tort ? Que dites-vous ? Vous dénaturez étrangement ma parole. Je n'ai pas affirmé qu'on ne faisait pas d'injustice, mais seulement qu'on n'en subissait pas. – Et comment, ajoutera-t-on, lorsqu'il y en a tant qui la commettent, se pourrait-il qu'il n'y eût pas de victime ? – Par la raison que j'ai déjà donnée. Les frères de Joseph furent coupables envers lui; mais il ne fut pas atteint par leur crime : Caïn dressa des embûches contre Abel; mais Abel n'y fut pas pris. Voilà pourquoi les peines et les supplices. La patience de ceux qui sont persécutés ne désarme pas la colère divine; la malice des persécuteurs la tient toujours armée. S'il arrive que les premiers acquièrent un plus haut degré de gloire par le fait des seconds, c'est grâce au courage des uns, et nullement aux intentions des autres. De là les palmes promises à la philosophie, les peines réservées à l'injustice. On vous a ravi vos biens ? dites alors : «Je suis sorti nu du sein de ma mère, j'y rentrerai nu.» (Job 1,21) Ajoutez avec l'Apôtre : «Nous n'avons rien apporté dans ce monde, assurément nous n'en emporterons rien.» (I Tim 6,7) Vous avez entendu la mauvaise langue, les hommes vous ont accablé d'outrages ? souvenez-vous de cette parole du Sauveur : «Malheur à vous quand les hommes s'accorderont à vous louer;» (Luc 6,26) et de cette autre : «Réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse quand on dira le mal de vous.» (Mt 5,11) On vous a chassé de votre patrie ? songez que vous n'avez pas de patrie sur la terre, et que, si vous aspirez à la vraie philosophie, vous devez regarder la terre entière comme un lieu d'exil. Vous êtes sous le coup d'une cruelle maladie ? répétez ce mot de l'Apôtre : «A mesure que l'homme extérieur se détériore en nous, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour.» (II Cor 4,16) Quelqu'un a-t-il subi une mort injuste et sanglante ? rappelez-vous Jean, et sa tête tranchée dans la prison, portée dans un plat, devenant le prix d'une danse adultère. Considérez les récompenses qui suivront tous ces maux : tous, quand ils partent d'une main inique, produisent l'expiation des péchés et l'accroissement de la justice. Telle est la grandeur des biens qu'ils donnent à ceux qui les supportent avec générosité.

5. Mais, du moment où ni la perte des richesses, ni les calomnies, ni les outrages, ni l'exil, ni les maladies, ni les tortures, ni celui de tous les maux qu'on redoute le plus, la mort, ne causent aucun dommage, sont au contraire un gain, pourriez-vous me dire ce qui nuit réellement, puisque rien de tout cela ne nuit ? – Pour répondre, j'essaierai de démontrer que les torts et les pertes les plus graves, tous les maux réels ont pour auteurs ceux-là même qui les souffrent. Quoi de plus misérable que Caïn, qui traita si cruellement son frère; de plus malheureux que la femme de Philippe, quand elle eut fait tomber la tête de Jean; que les

frères de Joseph, qui le vendirent et l'envoyèrent loin de sa patrie; ou que le diable lui-même, qui frappa Job de tant de maux ? Aux peines qu'il a déjà méritées s'ajoute un châtement spécial pour de telles embûches. Vous le voyez encore une fois, mon discours a tenu plus qu'il n'avait promis : il a démontré non seulement que les persécutés ne reçoivent aucun mal de leurs persécuteurs, mais encore que tout le mal retombe sur la tête de ces derniers. Comme ce n'est ni dans les richesses, ni dans la liberté, ni dans la patrie, ni dans les autres biens terrestres énumérés plus haut, que la vertu de l'homme consiste, comme elle réside uniquement dans la droiture de l'âme, il est évident que, lorsque ces premières choses nous sont ravies, la vertu de l'homme n'est nullement entamée. – Mais, lorsqu'on perd cette, même philosophie de l'âme ? – Quand une telle perte est éprouvée par quelqu'un, ce n'est pas aux autres, c'est à lui-même qu'il doit l'attribuer. – Comment vient-elle de lui-même et de son propre fond ? – Quand un homme, maltraité par un autre, dépouillé de ses biens, accablé d'outrages, n'importe de quelle façon, se répand en blasphèmes, à coup sûr il subit un tort, et le tort le plus grave; mais ce n'est pas à la malice d'autrui, c'est à sa propre pusillanimité qu'il doit s'en prendre.

Ce que j'ai déjà dit, je le dis encore, aucun homme, quelque pervers qu'il soit, n'égale cet esprit si méchant et si cruel, le diable dans l'art de nuire et de tourmenter; et cet implacable ennemi de nos âmes ne put cependant venir à bout et triompher d'un juste qui vivait avant la grâce et même avant la loi, bien qu'il fit tomber de toute part sur lui une grêle furieuse de traits empoisonnés. Telle est la noblesse de l'âme. Que dirons-nous de Paul ? N'a-t-il pas souffert tant de maux qu'il est impossible de les retracer ? Habitant les prisons, chargé de chaînes, maltraité par les Juifs, trainé d'un lieu dans un autre, lapidé, meurtri par les lanières, plus que cela, déchiré par les verges, jeté au fond de la mer, sans cesse ballotté par ses ennemis et par ses frères, entouré de mille embûches, luttant avec la faim et la nudité, soumis à tant d'autres épreuves, subissant toute sorte de péripéties et de tribulations, – et pourquoi pousser plus loin cette énumération ? – mourant chaque jour; et cependant, sous le coup de toutes ces angoisses, non seulement il ne laisse pas échapper un murmure contre le ciel, mais encore il se réjouit et se glorifie de tout ce qui lui arrive. Tantôt il s'écrie : «Je suis heureux dans mes souffrances;» (Col 1,24) tantôt : «Ce n'est pas assez, je suis fier de mes tribulations.» (Rom 5,3) Si cet homme, en butte à tant de maux, y trouvait son bonheur et sa gloire, seras-tu digne de pardon, pourras-tu justifier ta conduite, toi qui n'en souffres pas la plus légère partie, et qui blasphèmes ?

6. Mais l'injustice m'accable, direz-vous, et, si je n'élève pas la voix pour me venger, on me ravira tout, je serai hors d'état de faire l'aumône. –Ce n'est là qu'un faux-fuyant, un vain prétexte, Si vous êtes affligé pour ce motif, sachez que la pauvreté n'est pas un obstacle à l'aumône. Seriez-vous le plus pauvre des hommes, vous ne l'êtes pas plus que ces deux veuves, dont l'une n'avait qu'une poignée de farine et l'autre deux oboles, et qui toutes deux ont acquis une gloire immortelle, pour s'être privées de tout en faveur de l'indigence. L'extrême pauvreté ne fut donc pas un obstacle à l'extrême générosité : le don de deux oboles fut tellement grand, tellement glorieux, qu'il éclipsa tous les riches, et leurs magnifiques offrandes ne purent entrer en comparaison avec la magnificence de l'âme et les trésors de l'amour. Ainsi donc, au lieu d'éprouver une perte, vous acquérez un plus grand bien, et par un léger sacrifice vous obtenez de plus brillantes couronnes que ceux qui ont donné beaucoup. Mais nous aurions à redire mille fois ces choses, les âmes éprises de leur corps, plongées dans les voluptés de la vie, courbées sous le poids des affaires temporelles, ne se laissent pas aisément détacher de ces fleurs qui tombent et se flétrissent, – car tels sont les plaisirs d'ici-bas, – ni de ces ombres qui passent. Les hommes les plus sages ont un égal attachement pour les unes et les autres; les plus malheureux et les moins éclairés sont absorbés par les premières et n'accordent qu'une bien faible attention aux secondes. Enlevant donc leur masque séduisant aux choses de la terre, mettons à découvert leur visage hideux et repoussant, montrons à tous les yeux l'ignominie de la femme impudique. C'est bien là le nom qui convient à cette vie dont le plaisir, la richesse et la puissance, sont l'unique objet : elle est honteuse, difforme, pleine d'abominations, autant que fatigante, pénible, profondément amère. Et voilà surtout ce qui rend inexcusables ceux dont elle a captivé le cœur : malgré les amertumes et les chagrins dont elle les abreuve, les maux sans nombre dont elle est remplie, ils y concentrent tout leur amour et tout leur zèle, les périls et les blessures, les précipices et les écueils, les terreurs et les meurtres, les jalousies et les embûches, les sollicitudes et les soucis en forment la trame; nul véritable bien, aucune compensation à tant de peines, un châtement sans interruption, des tourments éternels. Telle qu'elle est néanmoins, elle a pour

eux des attraits irrésistibles, et cela, par la vaine opinion de ces insensés, et nullement par la réalité des choses.

Les petits enfants s'adonnent avec passion et sans partage à leurs amusements; ils ne peuvent pas même comprendre les affaires et les intérêts qui préoccupent les hommes. Mais ceux-là sont dignes de pardon à cause de leur âge; tandis que ceux-ci sont impardonnables de ne penser qu'à des puérités dans l'âge de l'homme, de se montrer même moins sensés que des enfants. Pourquoi devons-nous tant aimer les richesses, dites-le moi ? En effet, c'est bien par là qu'il faut commencer, puisqu'on les préfère à la santé, à la vie, à la bonne réputation, à la patrie, aux amis, aux parents, à tout, quand on a contracté cette funeste maladie. Le feu s'élève ensuite jusqu'aux nues, l'incendie s'empare de la terre et de la mer. Faut-il s'en étonner ? Personne n'éteint cette flamme; tous contribuent à l'exciter, et ceux qui en sont atteints, et ceux qui n'en sont pas encore les victimes, afin de le devenir. On peut les voir, hommes et femmes, maîtres et serviteurs, riches et pauvres, porter à l'envi des fardeaux qui doivent nuit et jour alimenter cette flamme dévorante, non des fardeaux de bois ou de broussailles, telle n'est pas la nature de ce feu, mais bien des corps et des âmes, des injustices et des iniquités, tels sont les aliments qui lui conviennent. Les riches ne mettent jamais un terme à cette aveugle cupidité, deviendraient-ils maîtres de la terre entière; les pauvres s'efforcent de les supplanter : une rage incurable, une démence effrénée, une maladie qui résiste à tous les remèdes possède au même degré l'âme des uns et des autres. Cette affection a triomphé de toutes les affections et les a chassées des cœurs : on ne tient compte ni des liens de l'amitié ni des liens du sang. Et que dis-je ? Non seulement les amis et les parents, mais la femme et les enfants eux-mêmes, ce que l'homme a de plus cher au monde, sont oubliés. Tout est à terre, tout est foulé aux pieds, dès, que la soif des richesses, avec ses instincts impérieux, s'est emparée d'une âme.

Semblable au plus impitoyable des maîtres, au plus cruel des tyrans, ou mieux telle qu'une courtisane insatiable dans ses débordements et son luxe, cette passion barbare et sans entrailles traîne dans l'ignominie, dévore et consume, expose à mille dangers, soumet à mille tortures ceux qui se sont faits ses esclaves. Terrible comme elle est, acerbe, insatiable, sans ménagement et sans pitié, avec son aspect sauvage, ou plutôt féroce et bestial, plus menaçant que celui du loup et du lion, elle a néanmoins des attraits et des séductions, elle leur paraît plus douce que le miel; ils n'aspirent qu'à recevoir ses chaînes. Elle aiguise chaque jour ses armes pour les percer, elle ouvre devant eux des abîmes, elle les pousse contre des écueils et sur le bord des précipices, elle les enveloppe de filets pour les livrer au supplice; mais elle n'est censée ne faire que des adorateurs : ainsi la considèrent et ceux qui sont déjà pris, et ceux qui désirent l'être. Comme les pourceaux se roulent avec un plaisir manifeste dans la fange et les borboriges, comme les insectes vivent dans la pourriture, ainsi vivent les malheureux jouets de la cupidité; ils sont même plus misérables, ils sont tombés plus bas, leur fange est plus infecte. En effet, plongés dans cette dégradation, dévorés par ce chancre, ils s'imaginent encore y puiser le bonheur. Et cela ne tient pas à la nature des choses, mais bien à leur intelligence dépravée par le fait même d'une telle folie. Ce n'est pas la fange, ce n'est pas le fumier qu'il faut accuser dans le premier cas; ce sont les êtres mêmes qui s'y plaisent : ainsi devez-vous raisonner quand il s'agit des hommes.

7. Et maintenant, comment guérir ceux qui sont affectés de ce mal ? S'ils veulent nous prêter une oreille attentive, nous ouvrir leur cœur, accueillir favorablement nos paroles, nous le pouvons. Sans doute, les animaux privés de raison ne sauraient par-là même être éloignés et détournés de l'ordure à laquelle ils sont habitués; mais l'espèce humaine, formée qu'elle est à des mœurs plus douces, ayant le privilège du raisonnement et de la parole, on peut aisément et sans effort, pourvu qu'elle le veuille elle-même, la tirer du fétide borborige, l'enlever à la boue de la dégradation. Voulez-vous m'expliquer, ô hommes, pourquoi les richesses vous paraissent si désirables ? Est-ce parce qu'elles vous procurent tous les plaisirs de la table ? Est-ce à cause des honneurs et des adulateurs qu'elles vous attirent ? Est-ce parce qu'elles vous donnent le pouvoir de venger vos injures et de répandre la terreur autour de vous ? Vous ne sauriez autrement motiver cette passion que par la volupté, le désir des grandeurs et le plaisir de la vengeance; car enfin les richesses ne vous rendront ni plus sage, ni plus modéré, ni plus prudent, ni plus moral, ni meilleur envers les autres, ni plus maître de vos emportements et de vos appétits; elles ne vous enseigneront ni la tempérance, ni l'humilité; elles n'introduiront et n'enracineront dans votre âme aucune sorte de vertu. Non, vous ne trouverez en rien de tout cela une raison qui puisse expliquer votre ardeur et votre convoitise. Ce n'est pas assez de dire que les richesses sont incapables de semer ou de faire germer un bien quelconque; il faut ajouter qu'elles étouffent et flétrissent celui qui vit au fond des cœurs;

elles arrachent souvent cette plante salutaire, pour y substituer les funestes rejetons du vice, un luxe immodéré, une aveugle colère, d'iniques ressentiments, l'orgueil, la vaine gloire, la déraison. Mais je ne parlerai pas de ces choses : à quoi bon ? Ceux qui sont affectés d'une telle maladie ne supportent pas d'entendre parler de la vertu ou même du vice : tout entiers aux plaisirs, ils ne veulent ni reproches ni leçons.

Laissant donc ces hommes de côté, allons plus loin dans notre sujet, et voyons s'il est quelque vrai plaisir ou quelque honneur dans les richesses; pour moi, je vois déjà tout le contraire. Voulez-vous que nous comparions d'abord les repas des riches et des pauvres ? Prenons-les sur le fait et demandons-leur quels sont ceux qui goûtent là le plaisir le plus pur et le plus vrai : ceux qui passent en quelque sorte tout le jour à table, si bien que leur souper fait suite à leur déjeuner; qui surchargent leur ventre, émoussent leurs sens, font sombrer le navire sous le poids de la cargaison, provoquant par la quantité des mets le naufrage de l'âme avec celui du corps; qui donnent des fers à leurs pieds, à leurs mains, à leur langue, à tous leurs membres, plus paralysés, en effet, par l'excès de la nourriture et de la boisson qu'ils ne le seraient par les plus rudes chaînes; qui ne goûtent plus dès lors un sommeil pur et bienfaisant, n'ont plus que des songes horribles; plus à plaindre que les fous, démoniaques volontaires, objet de risée pour leurs serviteurs et leurs esclaves, ou même de larmes et de gémissements pour les meilleurs d'entre eux; incapable de reconnaître les personnes présentes, de dire ou d'entendre quoi que ce soit; des hommes enfin qu'on est obligé de porter de la table au lit : ou bien ceux qui vivent sobres et vigilants, se renfermant dans les bornes du nécessaire, naviguant ainsi par un temps calme et serein, ceux qui ne connaissent de meilleur condiment ni d'excitant plus agréable que la faim et la soif ? Peut-on élever un doute ? Rien ne contribue davantage au plaisir comme à la santé, que d'être conduit par la faim et la soif à se mettre à table, de mesurer ses appétits sur le besoin, de ne jamais franchir ces limites, de ne jamais imposer au corps un fardeau qui soit au-dessus de ses forces.

8. Si vous n'en croyez pas ma parole, voyez l'état des uns et des autres, soit pour le corps, soit pour l'âme. Ne m'opposez pas de rares exceptions, des infirmités provenant de causes accidentelles, basez votre jugement sur ce qui se produit d'une manière régulière et constante. Ceux qui mènent une vie modérée n'ont-ils pas habituellement un corps sain et vigoureux, des sens parfaitement libres et dont chacun remplit très bien son office; tandis que ces hommes chargés d'humeurs sont plus mous que la cire, en butte à toute espèce de maladies ? Ils sont de bonne heure enchaînés par les douleurs et sujets à des tremblements nerveux, ils ont une vieillesse anticipée, leur tête est alourdie, leur estomac fatigué ne désire ni ne supporte les aliments, ils ont sans cesse besoin de médecins et de remèdes, chaque jour de nouveaux soins. Est-ce là du plaisir, je vous le demande ? A savoir seulement le sens des mots, qui pourrait le dire ? Le plaisir suppose deux choses : le désir d'abord, la possession réelle ensuite. On aurait beau posséder, si l'on ne désire pas, le plaisir disparaît et s'évanouit. Ainsi, quand nous sommes malades, c'est en vain qu'on nous servirait les mets les plus suaves, nous n'y touchons qu'avec dégoût; ils nous causent une pénible impression; c'est qu'il n'est pas là ce désir qui fait le charme de la jouissance. En effet, ce n'est pas à la nature des aliments ou de la boisson, c'est à l'appétit de celui qui les prend, que sont dus le désir et par suite le plaisir véritables.

De là ce que dit un sage pour qui le plaisir n'avait pas de secrets et qui le dominait par son intelligence : «L'âme rassasiée dédaigne les rayons de miel.» (Pro 27,7) C'est montrer d'une manière claire que le plaisir dépend, non des mets, mais des dispositions. C'est encore sous l'inspiration de la même pensée qu'un prophète, énumérant les prodiges opérés en Egypte et dans le désert, dit entre autres choses : «De la pierre il les rassasia de miel.» (Ps 80,17) On ne voit nulle part cependant que la pierre leur ait versé le miel. Que signifie donc cette parole ? Accablés par la chaleur et la fatigue, dévorés par une soif brûlante, les Hébreux rencontrent tout-à-coup des eaux fraîches et limpides; ils s'y désaltèrent avec bonheur : c'est pour rendre cette suave impression que le Psalmiste donne à l'eau le nom de miel. Il n'entend pas exprimer par là un changement de nature, mais bien le plaisir qu'ils ont ressenti, la douceur qu'ils ont trouvée dans cette simple boisson par suite de l'ardeur avec laquelle ils s'y sont précipités. Les choses étant ainsi, et nul n'oserait dire le contraire, quelque insensé qu'il fût, n'est-il pas dès lors de toute évidence que la table du pauvre est le plaisir pur et vraiment digne de ce nom, que celle du riche engendre l'ennui, le dégoût et la corruption ? Aussi le même sage a dit : «Les choses douces elles-mêmes répugnent à la vue.» (Pro 27,7)

9. Mais les richesses, ajoute-t-on, font du moins qu'on est honoré et qu'on peut aisément se venger de ses ennemis. – Est-ce donc une raison, dites-moi, d'en faire l'objet de tous vos désirs et de tous vos efforts ? Il faut donc les posséder parce qu'elles entretiennent

en vous les plus cruelles maladies, en donnant à la colère le moyen d'arriver à son but, en enflant au plus haut degré les bulles de la vaine gloire, en exaltant l'orgueil jusqu'à la folie ! Et c'est là précisément ce qui devrait nous obliger à les fuir sans jamais tourner la tête, puisqu'elles introduisent dans notre sein des bêtes féroces et dévorantes, puisqu'elles nous ravissent le véritable bonheur, celui que tout le monde estime, pour nous faire embrasser à la place un honneur illusoire et mensonger, qui n'a de celui-là que la couleur et l'apparence, en nous persuadant ainsi qu'une ombre vaine est une solide réalité. De même que les courtisanes se donnent par le fard et d'autres artifices une beauté qu'elles n'ont pas, en revêtant d'un éclat trompeur, aux yeux de leurs victimes, un visage désagréable et repoussant; de même les richesses, faussant toutes les idées, nous font prendre l'adulation pour l'honneur. Ne vous arrêtez pas, je vous prie, à des louanges fondées sur la peur ou l'intérêt; pénétrez dans la conscience de chacun de vos adulateurs, et vous verrez des accusateurs sans nombre qui ne cessent de vociférer contre vous, et qui, beaucoup plus que vos ennemis et vos adversaires déclarés, vous détestent et vous haïssent. Qu'un changement de fortune déchire et fasse tomber ce masque, apposé par la peur, comme si le soleil dardait un rayon plus chaud sur ces obscurs visages, et vous demeurerez persuadé que vous avez toujours été jusque-là profondément méprisé par ceux qui vous entouraient d'hommages, que sous les démonstrations du respect couvait une haine mortelle, qu'ils vous outrageaient incessamment dans leur pensée, qu'ils brûlaient de vous voir plongé dans la dernière misère. Rien ne nous attire l'honneur comme la vertu, un honneur spontané, un honneur sincère, sans faux dehors et sans aucune feinte, pur et vrai, supérieur à tous les événements de la terre.

10. Vous voulez enfin vous venger de vos ennemis. – Eh bien, c'est principalement pour cela, je l'ai dit, que vous devez fuir les richesses. Elles vous mettent dans la main un glaive que vous tournez contre vous-même, elles vous imposent une plus lourde responsabilité pour l'avenir, elles vous préparent des supplices intolérables. La vengeance est un mal si grand qu'elle repousse l'amour de Dieu pour l'homme et rend inutile le pardon qu'on avait déjà reçu de ses nombreux péchés. Le serviteur à qui son maître avait remis la dette de dix mille talents, qui n'avait eu qu'à crier miséricorde pour obtenir un tel bienfait, en exigeant ensuite cent deniers d'un autre serviteur, c'est-à-dire en voulant impitoyablement venger ses propres injures, prononça lui-même sa condamnation par sa dureté à l'égard d'un frère : ce n'est pas pour un autre motif, c'est pour celui-là seul qu'il fut livré aux bourreaux, soumis à la torture, forcé de rendre les dix mille talents; aucun espoir de pardon, aucune justification ne lui fut possible, il subit un affreux châtiment, dans la nécessité d'acquitter entièrement cette dette que la divine bonté lui avait auparavant remise. Faut-il donc à ce point désirer les richesses, dites-moi, pour qu'elles vous conduisent par un aussi facile chemin à des péchés aussi funestes ? Ah ! c'est bien plutôt une raison de les abhorrer comme un implacable ennemi, comme la source de tous les meurtres. – Mais la pauvreté, direz-vous encore, nous plonge dans le chagrin, nous arrache des fréquents blasphèmes, nous pousse à d'indignes trafics. – Non, ce n'est pas la pauvreté, c'est la pusillanimité.

Lazare était bien pauvre, pauvre au suprême degré; à la pauvreté se joignait la maladie, plus cruelle qu'une pauvreté quelconque, et qui rendait celle-ci plus amère; à la maladie s'ajoutaient l'isolement, l'absence de toute main secourable, ce qui aggravait singulièrement les tortures de la pauvreté comme celles de la maladie. Ces deux choses sont assez pénibles déjà par elles-mêmes; mais quand personne n'est là pour nous secourir, la misère est plus grande, le feu plus actif, la douleur plus poignante, la tempête plus atroce et le naufrage plus imminent, l'épreuve plus terrible. Si l'on considère les choses de plus près, on verra une quatrième source de souffrance, la mollesse et le luxe du riche qui vivait à côté de lui. Pour peu que vous désiriez en trouver une cinquième, un nouvel aliment à ce foyer, il vous suffira d'ouvrir les yeux. Non seulement ce riche s'abandonnait aux délices, mais encore, il voyait cet infortuné deux ou trois fois par jour, plus souvent même : il était gisant à sa porte, ce vivant spectacle de malheur et de pitié, fait pour attendrir un cœur même de pierre. Et, malgré cela, cet homme dénaturé ne daigne pas même tendre la main pour relever cette ruine; il fait toujours placer devant lui sa table de sybarite, les coupes couronnées et le même vin coulant à flots; autour de lui la brillante troupe des cuisiniers, les parasites et les adulateurs accourant dès l'aurore, les chœurs des chanteurs, des échansons et des mimes; toujours les mêmes excès, la même ivresse, les mêmes débauches, le même luxe dans les habits, les ameublements et tout le reste. Quant à cet infortuné, que consumaient chaque jour, avec d'inexprimables tortures, la faim et la maladie, tant de plaies acharnées, l'abandon et tous les maux qui en sont la conséquence, il n'en admettait pas même la pensée dans son esprit. Les adulateurs et les parasites étaient gorgés outre mesure; et ce pauvre, dénué de



tout, accablé par tant de souffrances, ne pouvait pas même obtenir, pour apaiser sa faim dévorante, les miettes qui tombaient de cette table somptueuse.

Rien de tout cela néanmoins ne lui fit un tort véritable; il ne prononça pas un mot amer, bien loin de faire entendre un blasphème. Comme l'or devient plus pur et plus éclatant à mesure que la fournaise est plus ardente, ce juste se perfectionnait au feu des tribulations accumulées sur sa tête; il triomphe de toutes ces douleurs et des perturbations qu'elles enfantent. Les indigents ne supportent pas la vue des riches, ils sèchent d'envie, ce contraste leur est un affreux tourment, la vie leur paraît insupportable, alors même qu'ils ne manquent au fond ni des secours ni des services qui leur sont nécessaires. Puisqu'il en est ainsi, celui dont l'indigence était sans égale, pauvre et malade à la fois, n'ayant personne qui daignât le secourir ou le consoler, gisant au centre d'une ville comme en un morne désert, endurant toutes les privations en face d'un homme autour duquel tous les biens affluaient, ne voyant se pencher vers lui aucune figure humaine, servant en quelque sorte d'aliment à la langue des chiens, dans l'impossibilité de remuer aucun membre pour les écarter, quel préjudice n'aurait-il pas éprouvé, s'il n'eût été soutenu par sa générosité d'âme et sa philosophie ? Vous le voyez donc, il faut toujours en revenir à ce principe : l'univers a beau se déchaîner contre un homme, on ne peut lui causer aucun tort, s'il ne se nuit pas à lui-même.

11. En effet, quel mal réel ont fait à ce vaillant athlète la maladie, l'absence de tout secours, les importunités des chiens, le voisinage encore plus importun du riche, le luxe efféminé, l'arrogance extrême et le fol orgueil déployés par ce dernier ? Se laissa-t-il affaiblir par les rudes combats de la vertu ? Quelle atteinte sa vigueur en reçut-elle ? Aucune absolument; au contraire, elle ne fit que grandir : un nombre incalculable de couronnes, une suite non interrompue de triomphes, des récompenses accumulées, une gloire infinie, voilà ce qui résulta pour le pauvre de la multitude de ses maux et de la cruauté du riche. En effet, ce n'est pas seulement à cause de sa pauvreté, de sa faim, de ses ulcères et de la voracité des chiens, qu'il fut couronné; il le fut encore pour avoir, en face d'un homme qui le voyait chaque jour et chaque jour le dédaignait, généreusement supporté cette épreuve, sans jamais se laisser ébranler, quoiqu'elle dût ajouter une cuisante amertume aux douleurs de l'indigence, de la maladie et de l'abandon.

Et le bienheureux Paul, dites-moi ? – car rien n'empêche que nous ne revenions une fois de plus à ce grand homme, – les tentations ne tombaient-elles pas sur lui comme des rafales ? Quel mal lui firent-elles cependant ? Ne reçut-il pas de plus brillantes couronnes parce qu'il avait été torturé par la faim, le froid et la nudité, souvent meurtri de coups, lapidé, submergé ? Mais c'était Paul, dira-t-on, l'Apôtre appelé par le Christ. – Sans doute; et Judas aussi était l'un des douze, appelé par le Christ, lui aussi; mais ni cette dignité ni cette vocation ne lui furent d'aucune utilité, par la raison que son âme n'avait pas nourri l'amour de la venu. Dans ses luttes incessantes contre les privations de tout genre, au milieu de ses souffrances quotidiennes, l'un parcourait avec une ardeur infatigable le chemin qui conduit au ciel; et l'autre, bien qu'ayant entendu plus tôt la voix du Christ, comblé des mêmes faveurs, initié à la philosophie céleste, s'étant assis à la table sacrée, au redoutable banquet, après avoir reçu la grâce de ressusciter les morts, de guérir les lépreux, de chasser les démons, entendu tant de leçons admirables sur la pauvreté, vécu si longtemps avec le Christ, qui va même jusqu'à lui confier l'argent des pauvres, afin de remédier à ses cupides instincts et de l'arracher à la passion du vol par une telle confiance, n'en devient nullement meilleur et méconnaît jusqu'au bout la condescendance de son divin Maître. Comme le Christ savait que ce cœur était rongé par l'avarice et que cette maladie le conduirait à sa perte, au lieu de le châtier en ce moment, il vint en aide à sa faiblesse; c'est comme s'il eût voulu donner le change à son amour pour l'argent en le rendant dépositaire du trésor commun, le détourner ainsi de l'horrible précipice et par un moindre mal en empêcher un plus grand.

12. Il est donc bien vrai que nul ne peut nuire à celui qui ne veut pas se nuire lui-même, pas plus qu'on ne saurait utilement servir celui qui ne veut pas ouvrir les yeux à la lumière et concourir à son propre salut. Voilà pourquoi l'admirable histoire déroulée dans les Livres saints vous présente, comme dans un vaste et sublime tableau, les vies des anciens personnages, depuis Adam jusqu'à la venue du Christ, vous montrant les vaincus aussi bien que les vainqueurs, afin de vous apprendre par l'exemple des IIDS et des autres, que personne n'a le pouvoir de nous faire un mal véritable, si nous ne le voulons pas, alors même que le monde entier nous déclarerait une implacable guerre. Ni les malheurs des temps, ni les péripéties de la fortune, ni les injustices des souverains, ni les embûches partout semées, ni les revers s'ajoutant aux revers, ni la réunion de tous les maux qui pèsent sur la nature humaine, ne peuvent eI1. rien ébranler l'homme généreux, vigilant et toujours sur ses gardes;

tandis que le lâche, l'homme sans énergie, celui qui s'abandonne lui-même, on aurait beau lui prodiguer mille soins, rien ne peut le relever de sa faiblesse. C'est ce qui nous est encore enseigné par la parabole de ces deux hommes dont l'un bâtit sa maison sur le roc et l'autre sur le sable. En effet, il ne faut pas entendre par-là ces objets matériels, le roc ou le sable, des pierres superposées et recouvertes d'une toiture, des fleuves ou des pluies, des vents impétueux se ruant contre des maisons; ce sont des images qui nous représentent la vertu et le vice, pour nous amener à cette conclusion, qu'on ne peut éprouver un mal que de soi-même.

Non, ce ne furent pas les pluies, malgré toute leur violence, ni les fleuves débordés, avec toute leur rage, ni les vents déchaînés, avec toute leur puissance, qui ont fait la plus légère brèche à la maison de l'un : celle de l'autre, au contraire, a été bientôt renversée, non sous les coups de l'épreuve, – la première aurait eu le même sort, – mais par l'imprévoyance de celui qui l'avait bâtie; c'est en vain qu'elle eût été battue par la tourmente si les fondements n'en eussent été posés sur le sable, c'est-à-dire, sur la mobilité des passions et la fragilité du vice; elle manquait de solidité, elle menaçait ruine avant même d'être en butte aux secousses du dehors. On le comprend, de tels édifices croulent d'eux-mêmes et sans qu'on ait besoin de les attaquer, parce que les bases se dérobent sous leur poids, faute de cohésion et de point d'appui. De même que les toiles d'araignée se déchirent et se dispersent par leur propre inconsistance, et que le diamant ne saurait être brisé; de même les hommes qui n'ont aucun souci de leur salut, se perdent, se dissolvent, sont terrassés sans combat, et ceux qui veillent sur eux-mêmes avec un zèle saintement jaloux, sortent plus forts de toutes les attaques. Judas est un exemple frappant des premiers : il périt en l'absence de toute épreuve, au milieu de tous les secours.

13. Voulez-vous que j'entoure ma proposition d'un nouvel éclat par l'histoire de peuples entiers ? De quelle providence spéciale ne fut pas favorisé le peuple juif ? Toutes les créatures visibles n'ont-elles pas été mises à son service ? Son genre de vie présentait des phénomènes étranges, inouïs : «peuple n'avait ni marchés publics, ni transactions commerciales, ni monnaies à donner en échange; nul besoin de tracer des sillons, de manier la charrue, de déchirer le sein de la terre, de l'ensemencer, d'attendre les effets de la pluie, des vents et du changement des saisons; les rayons du soleil, le cours de la lune, les modifications de l'air étaient pour lui sans importance; pas d'aire à disposer, ni de moyen à prendre pour séparer la paille du grain, ni de meule à tourner, ni de four à construire; le bois et le feu n'étaient pas nécessaires; l'art de faire le pain et la peine de trainer la herse ou d'aiguiser la faux étaient inutiles; on n'avait pas davantage à s'occuper de tisser des étoffes, ou de bâtir des maisons, ou de fabriquer des chaussures. Une table qui n'avait exigé ni sueurs ni travaux était toujours préparée d'avance : telle était la manne, aliment sans cesse renouvelé, n'imposant à l'homme aucun effort, aucune sollicitude. Leurs vêtements, leurs chaussures, leurs corps eux-mêmes semblaient avoir oublié leur fragilité naturelle : les habits résistaient à l'action du temps, et les pieds aux fatigues d'un si long voyage. Quant aux médecins, aux remèdes, à tout ce qui concerne l'art de guérir, il n'en était pas même question parmi, eux, tant ils étaient à l'abri de toute infirmité. «Il les fit sortir avec l'or et l'argent, dit le Prophète, et dans leurs tribus il n'y avait pas d'infirmes.» (Ps 104,37) On eût dit qu'ils n'appartenaient plus à ce monde et qu'ils avaient été transportés dans un monde meilleur, à tel point leur nourriture et leur boisson différaient des nôtres. Les rayons brûlants du soleil ne venaient pas frapper leur tête; une nuée qui les couvrait de toute part les préservait de ce feu : c'était comme une tente immense qui marchait avec eux. Ils n'avaient pas non plus besoin d'un flambeau qui dissipât les ténèbres de la nuit, il leur fallait encore moins un guide, cette nuée se transformait en colonne de feu, en source de lumière, et, remplissant pour eux un double office, elle les éclairait et les dirigeait; elle n'était pas seulement lumineuse, elle était encore mobile, et nul guide n'aurait conduit aussi sûrement ce peuple si nombreux à travers ces mornes solitudes.

Ils marchaient au milieu de la mer aussi bien que sur la terre ferme. Franchissant avec une sublime audace les limites de la nature, ils vont à l'encontre des flots menaçants, et poursuivent leur route comme s'ils eussent posé le pied sur un chemin battu, sur un roc inébranlable. En se retirant devant leurs pas, la mer leur présente l'aspect d'une plaine unie, d'une campagne ouverte; mais aussitôt que leurs ennemis y sont entrés, elle redevient elle-même : elle est un chemin pour les uns; elle est un tombeau pour les autres; elle ouvre un facile passage aux premiers, elle engloutit les seconds avec une extrême violence. Cet élément indompté montre en ce jour l'ordre et la docilité d'une nature raisonnable et soumise : tantôt c'est un protecteur et tantôt c'est un bourreau, il va tout-à-coup d'un extrême à l'autre. Parlerai-je maintenant des rochers qui versent des eaux abondantes, de cette nuée d'oiseaux



qui couvre soudain la surface de la terre, des prodiges accomplis en Egypte et plus tard dans le désert ? Pourquoi rappeler leurs trophées et ces victoires qui ne leur coûtèrent pas une goutte de sang ? Ils semblaient mener des chœurs joyeux plutôt que faire la guerre, tant leurs triomphes étaient aisés. Ils vainquirent d'abord leurs tyrans sans le secours des armes; et puis, quand ils eurent quitté l'Egypte, le son des trompettes et le chant des hymnes leur suffirent pour mettre en déroute leurs ennemis : je l'ai dit, c'était une danse plutôt qu'une guerre, un jeu plutôt qu'un combat. Toutes ces merveilles avaient pour but, non seulement de leur fournir largement les choses nécessaires, mais encore de les obliger à conserver d'une manière plus sûre la connaissance de Dieu que Moïse leur avait enseignée : c'étaient autant de voix qui redisaient partout le nom du Seigneur.

Voilà ce que proclamait la mer, abdiqant tour à tour et reprenant sa nature; voilà ce que faisaient entendre les eaux du Nil changées en sang, et les grenouilles, et les innombrables

légions des sauterelles, et les moucheron et les chenilles; et dans le désert la manne, la colonne de feu, la nuée, la pluie de cailles et tous les autres prodiges étaient comme autant de leçons écrites en caractères ineffaçables, un livre toujours ouvert puisque chaque jour il ravivait leur mémoire et parlait à leur intelligence. Et cependant, après avoir été l'objet d'une attention si prévoyante et si généreuse, après tant d'ineffables bienfaits, tant de miracles, tant de soins impossibles à retracer, après une éducation aussi constante, tant d'enseignements donnés par la parole et par les faits, tant de victoires éclatantes, tant de trophées inouïs; après avoir été nourris et abreuvés avec une telle munificence, après avoir obtenu une telle gloire aux yeux de tout le genre humain, voilà que, non moins dépourvus de sens que de reconnaissance, ils se prosternent devant l'image d'un veau; ils adorent une tête de bœuf, ils demandent qu'on leur fasse des dieux, quand ils ont encore sous la main les bienfaits dont Dieu les a comblés en Egypte, quand ils jouissent de ceux qu'il leur prodigue encore.

14. Et les habitants de Ninive, ces étrangers, ces barbares, à qui rien, absolument rien de semblable n'avait été donné, ni leçons ni miracles, ni paroles ni faits, il leur suffit de voir un homme échappé du naufrage et qui n'était jamais venu chez eux; il leur suffit de l'entendre s'écrier, alors qu'ils le voient pour la première fois : «Encore trois jours et Ninive sera détruite.» (Jon 3,4) En entendant ces simples paroles, ils changent de vie, ils deviennent meilleurs; retranchant leurs anciens vices, ils prennent par la pénitence le chemin de la vertu, pour détourner la sentence divine, raffermir leur ville chancelante, se soustraire au courroux du ciel, conjurer tous les périls. «Dieu vit, ajoute le même prophète, que chacun d'eux s'était éloigné de sa mauvaise voie et s'était tourné vers le Seigneur.» (Ibid., 10) D'où vient cette conversion, dites-moi? Leur perversité était cependant bien grande, leur corruption impossible à redire, leur maladie désespérée; c'est ce que le prophète signifie par ces mots : «Leur malice s'était élevée jusqu'au ciel;» (Ibid., 1,2) nous faisant entendre par la distance des lieux les proportions que le mal avait acquises. Et cette perversité si grande, si longtemps entassée,

dont la hauteur atteignait au ciel, ils la détruisent en quelques instants, dans trois jours, sous le coup d'un petit nombre de paroles qu'ils ont entendues d'un inconnu, d'un étranger, d'un naufragé; ils les font disparaître, ils les anéantissent à tel point qu'il leur est donné de recueillir ce doux témoignage : «Dieu vit que chacun s'était éloigné de sa mauvaise voie, et il se repentit lui-même du châtement qu'il avait prononcé contre eux.» Vous le voyez donc bien, l'homme juste et vigilant, loin d'avoir quelque chose à craindre des autres hommes, peut se soustraire même à la divine colère déjà prête à le frapper; et celui qui se nuit à lui-même et trahit ses propres intérêts, ne tirera pas grand avantage des bienfaits même les plus grands. Ni les signes opérés en leur faveur ne servent aux uns, ni l'absence de ces mêmes signes ne fut nuisible aux autres : ces derniers, doués qu'ils sont d'un esprit droit, n'ont besoin que de quelques heures pour renverser les obstacles qui les séparent de la vertu, bien qu'ils soient plongés dans la barbarie, privés de toute révélation, ignorant les oracles divins, éloignés de la Palestine.

15. En quoi les maux dont ils furent enveloppés, je vous demande encore, nuisirent-ils aux trois jeunes Hébreux ? Dans un âge bien tendre, dans l'enfance même, n'ont-ils pas été soumis à cette cruelle épreuve, à la captivité ? n'ont-ils pas été bannis et rejetés dans une contrée lointaine, privés de leur patrie, de leur maison, de leur temple, de leur autel, de leurs offrandes, de leurs sacrifices, de leurs chants religieux ? En effet, l'exil ne consistait pas uniquement pour eux dans la perte de leur patrie, il consistait encore dans l'impossibilité de pratiquer la plupart de leurs cérémonies religieuses. En tombant entre les mains des barbares, n'étaient-ils pas livrés à des loups plutôt qu'à des hommes, et ce qu'il y avait de plus cruel, leur séjour prolongé sur cette terre inhospitalière, si loin de leur pays, dans une si rude captivité, ne les réduisait-il pas à vivre sans instituteur, sans prophète, sans chef ? «Il n'est ni prince ni prophète, s'écrie l'un de ces captifs, personne pour nous conduire, aucun lieu pour sacrifier devant vous et pour obtenir miséricorde.» (Dan 3,38) Bien plus, ils habitaient la maison royale, c'est-à-dire au milieu des écueils et des précipices, dans une mer entourée de rocs menaçants et semée de récifs, sans pilote, sans capitaine, sans matelots, sans voiles; ou bien ils étaient enfermés dans ce palais comme dans une prison. Initiés qu'ils étaient à la véritable philosophie, supérieurs à toutes les choses de la vie présente, foulant à leurs pieds tout faste humain, s'étant fait des ailes légères, ils regardaient cette demeure comme une aggravation à leurs maux. S'ils eussent été hors de là, dans une maison particulière, ils auraient joui d'une plus ample liberté; mais, après avoir franchi le seuil de cette prison, – puisque c'est sous cet aspect que leur apparaissait toute cette magnificence, et qu'ils ne voyaient dans ces splendeurs que des écueils et des précipices, – ils étaient en butte aux plus pénibles difficultés.

Le roi leur fait donner l'ordre de manger des mets servis sur sa table impure et somptueuse, ce qui leur était interdit par la loi de leurs pères et leur semblait plus affreux que la mort. Ils étaient là sans secours, comme de tendres agneaux au milieu de loups dévorants. Ils étaient dans la nécessité de manger des choses défendues, sous peine de mourir de faim ou plutôt de la main du bourreau. Que font donc ces enfants, ces orphelins, ces captifs, ces étrangers, esclaves de ceux-là mêmes qui leur donnent de tels ordres ? Ils ne vont pas se persuader que la nécessité leur soit une excuse suffisante, ou qu'il leur soit permis de se retrancher derrière la tyrannie du monarque, ils ont recours à tous les moyens; ils mettent tout en œuvre pour éviter le péché, bien que la tentation soit partout imminente. Ils ne pouvaient pas y faire servir la puissance persuasive de l'argent, puisqu'ils étaient captifs; ni des amitiés influentes, puisqu'ils étaient étrangers; ni la grandeur et la puissance, puisqu'ils étaient esclaves; ni la force du nombre, puisqu'ils n'étaient que trois. Ils vont trouver l'eunuque chargé de l'exécution de cet ordre, et c'est par leurs paroles simplement qu'ils réussissent à le persuader. L'ayant trouvé timide et tremblant, préoccupé avant tout de se sauver lui-même, l'âme frappée d'une incroyable peur de la mort, puisqu'il n'eut à leur faire que cette réponse : «Je crains le roi mon maître, et, s'il voit vos visages plus maigres que ceux des enfants de votre âge, vous dévouerez ma tête à la colère du roi,» (Dan 1,10) ils le délivrent de ces appréhensions et lui persuadent ainsi de leur accorder cette faveur. Or, comme ils avaient fait ce qui dépendait d'eux, Dieu les paya de retour et compléta l'œuvre. En effet, Dieu ne devait pas l'accomplir seul, alors qu'eux-mêmes devaient en avoir la récompense; ce généreux mouvement, parti de leur cœur avec un si mâle courage, fit que Dieu leur communiqua sa force et qu'ils purent de la sorte atteindre le but auquel ils aspiraient.

16. Le voyez-vous, une fois encore, à qui ne se fait pas tort lui-même, nul autre ne peut jamais faire tort. Ni la jeunesse, ni la captivité, ni la perte des parents, ni l'exil, ni l'absence de tout protecteur, ni l'isolement sur une terre étrangère, ni la rigueur de l'ordre

donné, ni cette crainte de la mort qui saisit et trouble l'âme d'un eunuque, ni la pauvreté, ni la petitesse, ni le séjour forcé au milieu des barbares, ni le joug imposé par des ennemis, ni cette main d'un roi dont on est le jouet, ni l'éloignement de tous les proches, des prêtres et des prophètes, de tous ceux qui pourraient donner quelque secours, ni la cessation des offrandes et des sacrifices, des cérémonies religieuses et des chants sacrés, ni le renversement du temple, pour ne pas pousser plus loin cette énumération, ne firent aucun mal à ces enfants; ils brillèrent même alors d'une gloire plus grande que lorsqu'ils jouissaient de tous ces avantages, au sein de leur patrie. Après avoir vaincu dans cette première lutte et ceint leur front d'une splendide couronne, après avoir fidèlement gardé leur loi sur cette terre étrangère, bravé les ordres d'un tyran, triomphé des terreurs du démon, quand ils se sont mis à l'abri de toute atteinte et qu'ils se reposent dans leur succès, comme s'ils étaient en paix dans la maison paternelle, tant ils ont mené leur projet à bonne fin, voilà qu'ils sont exposés à de nouvelles injures, ils sont encore les mêmes, et devant eux se présente un combat à soutenir, beaucoup plus terrible que le premier : la fournaise est chauffée, une armée de barbares commandée par le roi les enveloppe dans ses rangs, toute la puissance des Perses est en branle, la ruse et la violence vont les attaquer à l'envi, les divers instruments de musique et de supplice frappent leurs oreilles et leurs yeux, les menaces, les spectacles les plus effrayants, des paroles plus effrayantes encore; mais, comme ils ne s'abandonnent pas eux-mêmes, comme ils déploient toute l'énergie dont ils sont capables, rien, absolument rien ne peut leur nuire : ils ceignent même des couronnes plus éclatantes que les premières. Nabuchodonosor les fait enchaîner et jeter dans la fournaise, et, loin de leur faire aucun mal, il leur procure le plus grand bien et rehausse l'éclat de leur nom. Ils n'avaient cependant, je me plais à le redire, ni temple, ni autel, ni patrie, ni prêtres, ni prophètes; ils étaient dans une contrée lointaine et barbare, au milieu d'un brasier, dans une vivante enceinte de soldats armés, sous les yeux mêmes du roi qui avait tout disposé pour leur supplice; et c'est là qu'ils élèvent le plus magnifique de tous les trophées, en remportant la plus glorieuse des victoires; c'est là qu'ils font entendre ce chant admirable, inouï, qui, depuis lors, retentit partout dans le monde, que nous entendons de nos jours et qui sera répété par les siècles à venir.

Donc, un autre ne peut nuire à celui qui ne se nuit pas à lui-même : c'est mon chant à moi; il ne cessera de tomber de mes lèvres. Si la captivité, l'esclavage, l'abandon, la perte de la patrie et celle de la famille, la mort, le feu, des armées entières, un cruel tyran, n'ont pu venir à bout de trois enfants enchaînés, chez qui l'âge, aussi bien que l'isolement et l'exil, devait briser toute résistance; si tout cela n'a pu porter aucune atteinte à leur vertu, et n'a fait que leur inspirer une plus noble assurance, qu'est-ce donc qui pourra faire un mal quelconque à l'homme vertueux ? Rien, jamais, quand bien même l'univers entier lui déclarerait la guerre. – Mais Dieu, me direz-vous, vint à leur secours et les délivra des flammes. – Très certainement; et vous aussi, pourvu que vous fassiez tout ce qui est en votre pouvoir, vous serez pleinement secouru par Dieu.

17. Pour moi, je n'admire pas ces enfants, je ne les proclame pas heureux, je n'exalte pas leur zèle, parce qu'ils ont foulé les flammes à leurs pieds, parce qu'ils ont triomphé de la puissance du feu; non, c'est pour s'être laissé précipiter dans la fournaise et livrer à ce feu, par attachement à la vérité de leur religion. Voilà tout leur trophée, c'est en cela qu'il consiste, quand on les jette dans le feu, on leur met au front une couronne; elle avait commencé à être tressée, avant même qu'on en vînt à des actes, par les paroles si libres et si fermes qu'ils adressèrent au roi, quand ils furent traduits devant lui. «Il ne convient pas que nous vous répondions sur cette question. Notre Dieu, qui est dans le ciel, et que nous adorons, peut bien nous tirer de la fournaise ardente; il nous délivrera de vos mains, ô roi. S'il en juge autrement, sachez que nous n'adorerons pas davantage vos dieux, et que nous ne nous prosternerons pas devant la statue d'or que vous avez dressée.» (Dan 3,16-18) Du moment où j'entends ce langage, je les proclame vainqueurs; dès ce moment, saisissant déjà la palme de la victoire, ils se précipitent vers la brillante couronne du martyr, en ajoutant le témoignage des actions à celui des paroles. Si le feu respecta leur corps qu'on lui donnait pour aliment et ne fit que briser leurs liens, s'il les soutint dans leur chute et leur marche, oubliant sa violence native; si l'ardente fournaise fut pour eux une source d'eaux rafraîchissantes, c'était là désormais la merveille de la charité divine, un prodige accompli par le Très-Haut. Pour les athlètes, c'est avant que ce miracle ait lieu, avant d'être précipités dans les flammes, qu'ils érigent leur trophée, qu'ils remportent la victoire, qu'ils sont couronnés, que leur nom retentit dans les cieux et sur la terre; après cela, plus rien ne reste à faire pour leur gloire. Et maintenant qu'avez-vous à m'objecter ? Avez-vous été frappé d'exil, chassé de votre patrie ? Vous savez qu'il en fut de même d'eux. Avez-vous à subir la captivité, la domination de maîtres barbares ?

Ils vous ont également précédé dans cette voie. Etes-vous là sans appui, sans défenseur, sans personne pour vous diriger et vous instruire ? Eux aussi étaient dénués de tout cela. Etes-vous chargé de liens, condamné au feu, dévoué à la mort ? Vous ne pouvez rien dire de plus terrible. Eh bien ! Voilà que ces enfants, passant par toutes ces épreuves, y trouvèrent partout une gloire plus éclatante, une plus riche récompense à tenir en réserve dans le royaume des cieux. Les Juifs avaient un temple, un autel, l'arche, les chérubins, le propitiatoire, le voile, une multitude innombrable de prêtres, des cérémonies de chaque jour, des sacrifices matin et soir; les oracles divins retentissaient incessamment à leurs oreilles, les morts leur parlaient aussi bien que les vivants; le souvenir des prodiges opérés en Egypte et dans le désert, avec un grand nombre d'autres, était toujours présent à leurs yeux; ils avaient la loi sainte dans leurs mains, elle était écrite sur le frontispice de leurs demeures; aux bienfaits miraculeux se joignaient des biens d'un autre genre: tout cela cependant leur était inutile, et, loin d'en tirer un gain, ils y trouvaient une occasion de ruine, puisqu'ils allaient jusqu'à placer des idoles dans leur temple, à sacrifier leurs fils et leurs filles sous les arbres; et ces choses défendues par la loi, ces exécrables sacrifices et tant d'autres actes insensés se commettaient à peu près partout dans la Palestine. Ces trois enfants, au contraire, captifs sur une terre ennemie, chez un peuple barbare, nourris dans la maison d'un tyran, n'ayant aucun de ces secours, et de plus condamnés au supplice du feu, Non seulement n'en éprouvent aucun mal ni petit ni grand, mais y trouvent encore, nous l'avons dit, une gloire éclatante.

Instruits par de tels exemples, auxquels il nous serait facile d'en ajouter tant d'autres, toujours puisés dans les livres divinement inspirés, ne pensons plus désormais que nous puissions excuser nos fautes par les malheurs des temps, les revers de la fortune, l'empire des circonstances ou la tyrannie des grands. Ce que j'ai dit au début, je le répète à la fin de ce discours : quiconque souffre un dommage et subit un mal réel, c'est à lui-même, à lui seul, qu'il doit l'attribuer et nullement aux autres, quand bien même mille ennemis conspireraient son déshonneur et sa perte. Si lui-même ne se fait aucun tort, les habitants de la terre entière et tous ceux qui sont dispersés sur la mer auraient beau l'attaquer ensemble, qu'ils ne pourraient jamais porter la plus légère atteinte à celui qui vit constamment en présence du Seigneur et qui veille sur lui-même. Veillons donc, je vous en conjure, et supportons avec générosité toutes les adversités du monde, pour que nous obtenions un jour les biens inénarrables de l'immortalité, dans le Christ Jésus notre Seigneur, à qui gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.